

M. le Secrétaire donne lecture de la notice suivante, envoyée par M. Félix Brun, qui ne peut assister à la séance :

LE DIT DE LA PANTHÈRE

Poème du XIII^e siècle

PAR NICOLE DE MARGIVAL

Publié par les soins de la « Société des Anciens Textes français ».

Le premier travail dont le *dit de la Panthère* ait été l'objet tient, croyons-nous, dans six pages de la vaste et belle étude de Paulin Paris sur les chansonniers du XIII^e siècle, au tome XXIII de l'*Histoire littéraire de la France* (1). Il a été fait sur un texte assez médiocre perdu dans un volumineux manuscrit de la Bibliothèque nationale. Le second est celui dont la Société des anciens textes français vient (2) d'enrichir sa collection; au lieu d'une simple notice, nous avons ici une reproduction complète et critique. Elle est due à M. Henry Todd, de Baltimore, qui l'a établie principalement sur un manuscrit de la Bibliothèque de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, momentanément déposé à Paris. Cela peut paraître piquant, l'œuvre d'un trouvère soissonnais revenant de Russie en France pour devoir le jour à un Américain.

Mais, au fait, est-il vraiment Soissonnais, ce vieux poète enfin rendu à la lumière ?

Sans rien affirmer, Paulin Paris est très disposé à

— (1) Pages 727, 733.

(2) L'édition porte le millésime de 1883 qui est celui de l'exercice auquel elle appartient; en fait, elle n'a été distribuée aux membres de la Société et mise en vente chez Didot, qu'en 1885.

l'identifier avec Nicole de Margival, auteur certainement d'un autre poème moins considérable déjà connu, et il voit dans Margival le village ainsi nommé à dix kilomètres de Soissons. M. Todd approuve et confirme cette attribution. Elle résulterait en effet d'une anagramme placée par l'auteur de la *Panthère* à la fin de son poème, suivant un usage trop fréquent de son temps :

Mon nom et mon seurnon cela
Monstre: *Digne amour li cela.*

Qui mon seurnon savoir voudra
Et mon nom, savoir le pourra,
Mais qu'il n'esgart ne ça ne la
Fors que: *Digne amour li cela.*

C'est Paulin Paris qui a déchiffré l'énigme, il y a la *Nicole de Margival* et s'est logiquement arrêté à ce nom qu'aussi bien il n'inventait pas. Nicole nous disant que l'aventure, objet de son poème, lui est arrivée à Soissons, il était d'autant plus naturel de penser au Margival près de cette ville, qu'il n'en existe, à notre connaissance, point d'autre.

A dire vrai, une difficulté se présente, mais je ne vois point qu'elle ait préoccupé nos deux savants. « J'étais à Soissons, dit Nicole, et je réfléchissais tristement

Que loing de mon país estoie,
Ne pas tost venir n'i poie.

S'il s'agit bien de notre Margival, c'est assurément une fiction plus ou moins poétique qui le fait paraître à Nicole si éloigné de Soissons. Peut-être le regret de n'y être plus doublait-il à ses yeux la distance. Ou bien, tout en étant originaire du pays auquel suivant la mode d'alors, il devait son *seurnon*, il avait pu faire sa résidence habituelle dans un autre endroit qu'il considérait de préférence comme son pays, et il se pourrait

que ce pays d'affection fût celui même de la dame qu'il chante, car, parlant des rigueurs qu'elle lui fait endurer, il dit qu'il a au cœur « deuil et pesance

Tels, que pour cele doubtance
Je demeure hors de son pays. »

Ce qui est certain, c'est que, dès longtemps, on a voulu faire honneur à un Soissonnais du livre de la *Panthère* : le copiste du manuscrit de Paris l'attribue à « mestre Richard de Fournival (1), chanoine de Soissons ». Laissons à Richard son *Bestiaire d'amour* et le bonheur (que nous ne voudrions pas exagérer) d'avoir sans doute inspiré la *Panthère*, celle-ci ne lui appartient pas. Mais le fait qu'un copiste du XIV^e siècle la croyait d'un chanoine de Soissons ajoutée aux raisons que nous avons déjà de voir en elle l'œuvre d'un Soissonnais.

Dans un cartulaire de Saint-Médard, à l'année 1254, M. Todd a trouvé un « Johannes dominus Margivaus de Margival armiger » qui vend une pièce de vigne située « en Erembout ». D'autre part, nous relevons dans les *Layettes du trésor des Chartes* (2), un acte de Jacques de Bazoches, d'octobre 1241, relatif notamment à un fief que « Johannes de Margival » tenait de sa femme « apud Trecloue ». Ce Jean de Margival était très vraisemblablement le même que celui de la charte citée par M. Todd, mais y avait-il quelque relation entre sa famille et celle de Nicole ?

La Société archéologique de Soissons est mieux

(1) Fils d'un médecin de Philippe-Auguste, frère d'un évêque d'Amiens, chancelier de cette église en 1248. Voir son *Bestiaire d'amour avec la réponse de la dame*, édition Hippeau, Paris 1860. La famille de Richard paraît avoir été originaire de Fournival (arrondissement de Clermont, Oise) : qu'il ait été ou non chanoine de Soissons, c'est presque un Soissonnais.

(2) Tome 2, page 457-6.

placée que nous pour répondre à ces diverses questions, si elle les juge dignes d'une recherche.

Il est plus facile de déterminer la date de la *Panthère*. C'est l'extrême fin du XIII^e siècle ou les toutes premières années du XIV^e. La langue, le style, le sujet, les noms des personnages, l'affabulation, indiquent cette époque que précisent encore les citations assez nombreuses empruntées par l'auteur, ouvertement et loyalement du reste, à quelques autres trouvères. L'un d'eux, qui semble lui avoir été personnellement connu, Drouart La Vache (1), était déjà mort quand Nicole écrivait ; or, Drouart vivait certainement en 1290, puisque ce fut cette année-là, dit-il lui-même, qu'il termina sa traduction d'André le Chapelain.

Nous avons vu que le nom de Nicole était attaché, solidement cette fois, à un autre poème que la *Panthère*. Ce poème est le *Dit des trois mors et des trois vis* (2), sorte de fabliau pieux en 216 vers. La donnée en est des plus banales ; on la retrouve maintes fois au moyen-âge, dans la seconde partie du moyen-âge surtout, et la sculpture et la peinture l'ont exploitée alors aussi souvent au moins que la littérature et la chaire. Trois jeunes gens, tout pleins de « longs espoirs et de vastes pensées », rencontrent un jour trois cadavres en putréfaction et ceux-ci recouvrent la parole pour faire chacun un petit sermon, avec preuves à l'appui aussi personnelles que mal odorantes, sur la brièveté de la vie et la nécessité de faire pénitence. Rien à signaler dans ce morceau que les difficultés vaincues d'une versification compliquée jusqu'au tour de force, jusqu'à

(1) Voir sur cet écrivain la *Romania*, XIII, page 403.

(2) Publié en 1856 par M. de Montaiglon, dans l'*Alphabet de la Mort* de Hans Holbein, il a été publié de nouveau avec quelques variantes, dans l'introduction à la *Panthère*, par M. Todd.

l'absurde(1). La *Panthère* vaut mieux, sans être pour cela un bien grand chef-d'œuvre. En 1300, nous ne sommes plus à l'âge d'or, à l'âge héroïque de notre ancienne poésie; du moins, nous allons le voir, n'a-t-elle pas perdu toutes ses qualités primitives et elle en a bien acquis quelques autres.

L'auteur de la *Panthère* commence par nous apprendre qu'il l'a composée pour une dame « bele et bone et sage, noble de cuer et de lignage », mais dont il n'ose « le doux nom escrire, parce qu'il ne veut point » de mesdire aus medisans ouvrir la voie ». Il ne se permettra même pas de lui adresser directement son livre. D'ailleurs voudrait-elle bien le recevoir de sa main? Il suffira qu'elle le connaisse par l'intermédiaire des amis auxquels il l'envoie. Elle saura bien alors deviner à quelle intention il fut écrit. Puisse-t-elle l'agréer!

Il s'agit d'un songe. La nuit qui précéda la dernière N. D. d'août, Nicole rêva que des oiseaux l'avaient emporté dans une forêt peuplée de bêtes de toute sorte et de toute couleur. Il y avait notamment des lions, des léopards, des sangliers, des ours, des cerfs, des boucs, des *unicornes*, et jusqu'à des hérissons « qui ont poignans les peligons ». Ces bêtes étaient en si grand nombre que de les compter il ne fût jamais venu à bout; mais il en est une qu'il lui est impossible d'oublier et dont il regrette de ne pouvoir « deviser la faiture ». Belle merveilleusement, elle étalait des couleurs si variées qu'elle semblait les emprunter à chacun des animaux qui se pressaient autour d'elle. Encore sa beauté n'était que le moindre de ses attraits: son haleine

(1) Qu'on en juge par ce quatrain en vers *rétrogrades*, les deux derniers reproduisant dans un ordre inverse les mots qui forment les deux premiers:

Folie laisse et sens maintien ;
Lie orguel, pren humle maintien ;
Maintien humle pren, orguel lie ;
Maintien sens et laisse folie ;

avait la précieuse et rare propriété de guérir tous les maux. Seul, le dragon la fuyait.

Car en li tant venin abonde
Qu'il ne puet sentir chose moude.

Mais voici qu'elle s'éloigne, toutes les autres bêtes se dispersent à sa suite. Soudain, un délicieux concert frappe les oreilles de Nicole ; aux instruments les plus divers (1) se joignaient les voix de chanteurs

..... qui les conduis
N'avoient point trop encombrés,
Mais de réüme descombrés.

Nicole se dirige du côté où l'appelait ce bruit charmant et voit venir, comme à sa rencontre, une joyeuse compagnie magnifiquement vêtue d'étoffes splendides et de menu vair. Au milieu chevauchait, sceptre en main, couronne en tête, le plus beau damoiseau qu'il y eût jamais de Soissons à Constantinople. L'auteur s'adresse à lui comme au chef de cette belle troupe et, encouragé par un gracieux accueil, il lui dit ce qu'il vient de voir et lui en demande « la signifiante ».

« Je suis le Dieu d'Amour », lui répond d'abord le damoiseau. Puis, il lui donne de son pouvoir une grande et haute idée qui paraît avec le temps n'avoir rien perdu de son exactitude. Voyez plutôt :

Ou mont n'a ville ne cité,
Chastel, ne bourc, ne manantie,
Que je n'i aye seignorie.
.

(1) Voici les noms de ces instruments dont la liste pourrait être utilisée pour une étude de la musique au moyen-âge : 1° citole ; 2° vièle ; 3° cor sarrasinois ; 4° tymbre ; 5° arainne ; 6° psaltérion ; 7° muse ; 8° doucine ; 9° chevrete ; 10° buisine ; 11° tabor (tambour).

Je fais bien des couars hardis,
Et les hardis accouardis;
Je rapaise les combatans,
Je fais les plus cois esbatans ;
Je fais aux nices sens avoir.

On ne refuse rien à un Dieu si puissant, et Nicole, tout aussitôt, selon le rite de l'hommage-lige, lui tend les mains et devient son homme.

Le Dieu l'emène alors vers la vallée par où la bête merveilleuse avait disparu. Ils trouvent celle-ci couchée dans une fosse et Nicole la reconnaît bien. « C'est une panthère », lui dit le Dieu, « et elle symbolyse la dame dont vous désirez l'amour. » Ses couleurs variées, ce sont les vertus non moins nombreuses et diverses de la dame, son haleine salubre, c'est la conversation aimable, ce sont les bons exemples de ladite dame. Le dragon ne peut souffrir l'haleine de la panthère : image des envieux qui « de duel creveroient se il aucun bien dire ooient. » Les ronces, les orties et les épines qui défendent la retraite de la panthère ont aussi leur signification morale. Les orties demeurent sans prise sur les vêtements et piquent seulement les parties du corps dévêtues :

A ce l'amoureuse pensée,
Fuet et doit estre comparée,
Car point ne blece les vestus.
Quant de son cuer est devestus
Aucuns, lors le point et assault.

La ronce, dont malaisément on se détache, signifie les désirs d'amour contre lesquels on ne se garde qu'avec peine et déchirement. Les épines sont les paroles insidieuses et funestes par lesquelles les médians et calomniateurs s'efforcent d'arrêter les bonnes intentions, emportant toujours, comme un lambeau de robe, quelque chose des réputations les meilleures. La vallée où se cache la bête, c'est l'humilité. La fosse

au fond de la vallée, c'est la vertu de *simplesse*, laquelle est, en quelque sorte, une humilité plus profonde et témoigne d'un abaissement plus grand encore.

Il n'y a pas lieu d'insister sur ces dernières comparaisons et similitudes. Ce mysticisme bizarre, introduit bizarrement au milieu de galanteries qui ne le sont guère moins, n'a pas non plus de quoi nous surprendre : il date d'avant Nicole. Mais, à première vue, il nous semble assurément difficile d'accepter comme très agréable, pour une dame qu'on veut flatter, cette assimilation à une panthère ; nous comprenons beaucoup mieux, dans le même cas, la rose de Guillaume de Lorris. Etant données pourtant les théories zoologiques du moyen-âge et celles de l'antiquité, le choix de Nicole n'avait rien que de naturel. Les Buffon de son temps le lui avaient indiqué dans leurs *Bestiaires* et eux-mêmes tenaient leurs doctrines de Pline et d'Aristote. D'ailleurs, la bête à demi fantastique, qu'ils désignaient sous le nom de panthère, n'avait, plusieurs textes le prouvent, que peu de rapport avec l'animal réel que nous appelons ainsi, et l'on s'explique que les *Bestiaires divins* — car la théologie avait aussi les siens — aient pu sans scandale élever la panthère à l'honneur suprême de représenter N. S. Jésus-Christ (1) déjà symbolisé, aux Catacombes, par le poisson et, plus tard, par le pélican. Quoiqu'il en soit, Nicole nous paraîtra toujours un peu moins irrévérencieux, sinon beaucoup plus galant, que Richard de Fournival au

(1) Pantere mustre vie del fiz sancte Marie (Philippe de Thaon, cité par K. Bartsch, dans sa *Chrestomathie*). — Pantière... senefie, sanz error Jhesus Crist nostre sauveor (*Bestiaire divin*, de Guillaume le clerc). — Nostre signor et nostre pere, Dex, qui est veraie panthere, etc. (Gervais de Barberi). Dans son introduction, M. Todd a cité les textes les plus importants sur les divers symbolismes de la Panthère. Il serait intéressant d'en retrouver les traces dans des monuments figurés, sculpture, peinture ou vitraux.

gré de qui un des meilleurs emblèmes des belles dames c'est le crocodile.

Satisfait de l'explication et encouragé par le Dieu, Nicole éperonne son cheval et nous le retrouvons de l'autre côté de la haie qui le séparait encore de la vallée où gisait la panthère. Il aperçoit celle-ci, la regarde, mais il n'ose lui parler et rebrousse chemin, non sans déchirer ses vêtements et meurtrir sa chair aux épines et aux ronces. Heureusement le Dieu a pitié de lui ; il le fait mettre dans sa litière et conduire dans son propre hôtel, lui donnant pour compagnie Espérance, Doux-Penser et Doux-Souvenir. L'hôtel semble à Nicole un lieu de merveilleuses délices : « là ne falloit que souhaisdier » ; mais ses blessures ne lui permettent que de « souhaisdier » un lit au plus vite. Espérance, Doux-Penser, Doux-Souvenir s'empres- sent à le soigner, après quoi ils lui tiennent de beaux discours au sujet de sa passion. Il leur répond par un dit de 250 vers environ, dont quelques-uns coulent avec assez de grâce :

« Hé! bone Amour, car me veillez ouvrir
L'uis de pitié dont Cortoisie est dame ;
Car autrement ne voy mie, par m'ame,
Comment des mauz puisse avoir aléjance
Que j'ai par bien amer sans decevance.
Non pas portant que la douce mesaise
Qui vient d'amer à souffrir ne me plaise;
Ains me plest tout ce que de vous me vient,
Soit biens, soit mauz.....

Or vous pri je, mettez en tel sentier
Cele que j'aing qu'en pitié me recueille
Et que mes mauz amenuisier me veille,
Et li veilliez descouvrir mon martire,
Car je ne l'ose à li dire n'escrire;
Et la raison de ce que je li n'ose
De mon penser descouvrir nule chose
Si est por ce que jamais bien n'avroie,
Se refuser de ma dame m'ooye.
Comment se puet puis cuer d'omme esjoïr
Qu'il liconvient refus de dame oïr ? »

L'entretien se poursuit quelque temps, lorsqu'arrive dans le palais le Dieu lui-même. La déesse d'Amour va à sa rencontre et tous deux n'ont rien de plus pressé que d'aller visiter Nicole. Ils lui recommandent la lecture du roman de la Rose où il trouvera « la science enclose » et lui vantent surtout — il en avait besoin, — les avantages de la hardiesse et de l'énergie. Nicole leur oppose trois passages du fameux Adam de la Halle sur les dangers de la témérité en amour. La déesse l'engage à repousser les opinions pusillanimes, et, pour l'encourager, elle lui remet un *dit* et un anneau qu'il devra porter à sa dame et qui lui assureront le succès.

Nicole remercie Vénus : c'est ainsi qu'il nomme la déesse, bien qu'il en fasse l'épouse, non la mère, du Dieu d'amour ; le roman de la Rose avait mieux observé la tradition mythologique à l'égard de celle qu'il appelle tranquillement « sainte Vénus » (1). L'une et l'autre Vénus d'ailleurs sont des Vénus savantes, voire quelque peu discoureuses. La nôtre n'a pas encore épuisé ses bontés vis-à-vis de Nicole ; elle la comble en lui faisant le commentaire scrupuleux de quelques graves et importants principes : que l'émeraude est, pour la circonstance, préférable aux autres pierres précieuses, que l'anneau doit être en or, qu'il faut le porter à la main gauche et au petit doigt de cette main, sans oublier de tourner le cha'on vers l'intérieur de la main, etc. C'est à la fois puéril et compliqué. En si bonne voie l'obligeante déesse, décidément un peu commère, ne s'arrête plus et, après le sens allégorique de l'émeraude, elle nous donne celui du diamant qui n'était pourtant pas en cause. Evidemment elle

(1) « Ce est la mère au diex d'Amors », *roman de la Rose*, page 112 de l'édition de Francisque Michel. 1^o vol. — « Par sainte Venus, ma mère », *ibid.* page 359.

tenait à montrer que, si elle connaissait les *Bestiaires*, elle avait étudié aussi les *Lapidaires*, ces autres livres non moins singuliers et, au moyen-âge, non moins en honneur. Apprenez donc que le diamant est deux fois l'image de l'amour véritable. Il demeure toujours entier (du temps de Nicole on ne le taillait point) ; ainsi ne peut-on donner son amour à deux personnes en même temps. Il perce et coupe des matières dures que n'entamerait point l'acier : ainsi l'amour pénètre les cœurs les plus rebelles. Tout ce symbolisme, si prétentieux ou si naïf qu'il soit, ne manque point, en somme, d'une certaine délicatesse ; il révèle une façon d'enyisager la nature qui n'est pas sans quelque élévation morale. Est-ce à lui que les pierreries et les diamants doivent aujourd'hui encore la faveur des dames ?

Si bien muni, Nicole se déclare prêt à partir. Par malheur il s'endort et rêve que la dame a refusé le *dit* et l'anneau. Quand il s'éveille, son ardeur est tombée. Il veut rendre à Vénus son double présent ; mais, à son tour, elle cite Adam de la Halle et s'autorise de quelques strophes de ce trouvère pour sermonner le pauvre amoureux auquel on remet, toujours à l'adresse de sa dame, un nouveau *dit* très long. Autre désaccord ici avec le roman de la Rose tout à l'heure si recommandé : « donnez à une dame *rimes joliettes*, dit le célèbre roman, peut-être leur accordera-t-elle quelques éloges ; mais présentez-lui une bourse toute farcie de besants, et vous verrez ! » (1) C'était Jean de Meung, non Guillaume de Lorris, qui parlait ainsi, et Jean de Meung, on le sait de reste, ne fut jamais qu'une mauvaise langue. Nicole est beaucoup plutôt, en général, de l'école de Guillaume ; peut-être même n'a-t-il pas connu l'œuvre du second qui pourrait avoir paru un peu après la sienne.

(1) *Roman de la Rose*, p. 277, 1^o vol.

Enfin il se met en route toujours avec ses trois compagnons, et les voici au Palais de Fortune l'aventureuse : tant il est vrai que du pays de Tendre l'auteur de *Clélie* n'inventa jamais que la carte routière. Le palais de Fortune est bâti sur la glace et divisé en deux ailes fort différentes l'une de l'autre. La première est gardée par le sergent *Heur*, la seconde par le sergent *Malheur*. Fortune loge d'abord Nicole dans la partie Adversité où il a grandement à souffrir. Arrivent dans le château Grâce et Bonne-Volonté, sa suivante : les mauvaises intentions de Fortune sont aussitôt changées et Nicole passe d'Adversité en Prospérité. Là se viennent héberger aussi Pitié avec sa fille Merci

..... et si menoit
Avec li la douce panthère
Qui tant est bele, nete et clere
Que de biauté, voir, enlumine
Toutes les liez, où elle chemine.

A cette vue, l'amant perd contenance : on s'y attendait. Espérance le reconforte et tout de suite Pitié, Grâce, Merci et Bonne-Volonté s'entremettent auprès de la Panthère et la décident à bien accueillir le dévoué, mais timide Nicole. On devine la joie de celui-ci. Cependant la « guette » a corné le jour, il se réveille.

Il cherche alors à pénétrer la signification de son rêve et il trouve que rien n'y était mensonge ; les souffrances qu'il a endurées sont bien réelles. Ce qui ne l'est point encore, hélas ! c'est l'heureuse conclusion. Un jour viendra pourtant, il ne se résigne point à en douter, où la dame qui est pour lui la douce Panthère daignera enfin prendre pitié de ses tourments et lui octroyer sa merci. Mais, dût-elle demeurer toujours insensible, il ne cessera de lui être attaché de toute son âme, aimant mieux languir pour elle qu'être heureux avec une autre. Il répète à satiété cette belle protestation dans neuf chansons et ballades qui termi-

nent son œuvre et dont la réunion forme comme un manuel poétique à l'usage des soupirants malheureux qui ne veulent point désespérer. Deux d'entre elles sont d'Adam de la Halle ; les sept autres sont de Nicole. Si le sujet en est peu varié, le rythme, lui, l'est extrêmement, il change avec chacune d'elles et cette diversité est des plus agréables. Je citerai seulement le commencement et la fin de la première :

Pour ennuy ne por contraire
Ne pour mal souffrir
Ne me puis d'amer tenir.
Mes cuers ne m'en lait retraire,
Por ennui ne por contraire,
Ains me fait tant les mauz plaire
Qu'Amour fait venir
Qu'il me font dire et sentir :
Pour ennuy ne pour contraire
Ne pour mal souffrir
Ne me puis d'amer tenir
.....
Car nulz cuers de bon affaire
Pour ennuy ne pour contraire
Ne se doit nis pour mort traire
D'amour departir,
Mais dire au point de morir :
Pour ennuy ne pour contraire,
Ne pour mal souffrir
Ne me puis d'amer tenir.

On est généralement d'avis que de tous les genres littéraires, c'est à l'allégorie que pourrait le plus souvent s'appliquer l'exception indiquée par le fameux vers-proverbe :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Ce sentiment est si bien le nôtre que nous n'avions pas entrepris sans quelque crainte et quelque effort la lecture des 2700 vers de Nicole. Eh bien ! notre crainte était exagérée, notre effort n'a pas été si rude qu'on pourrait croire. Certes, à des yeux du XIX^e siècle, elle paraît bien bizarre, cette donnée de la panthère d'amour ; ils sont bien longs, ces développe-

ments épiques d'idées plus propres à mettre en sonnets, bien froids, ces personnages pédantesques, bien vide, ce cadre factice et banal d'une action toute conventionnelle. Mais, destiné comme il l'était vraisemblablement (1), à faire le bonheur de quelques compagnies élégantes de l'Île de France aux dernières années du XIII^m siècle, le poème de Nicole de Margival nous aide à nous représenter tout un côté, non le plus simple et le plus franc sans doute, mais non le moins curieux, de cette société de transition où se rencontrait une grossièreté souvent rebutante auprès de raffinements extrêmes. Au point de vue de l'histoire du goût, — du mauvais goût si l'on veut, — il a de l'intérêt. Littérairement, et une fois admis le genre et le sujet, il ne manque point de tout mérite et nous n'avons pas relevé, certes, tous les passages où, pour la facilité du style et la grâce de l'expression, Nicole se montre digne d'être le compatriote et l'héritier du pieux moine Gautier de Coincy et du brillant et tendre Gui de Coucy. Il y a chez lui des qualités de torroir : pouvons-nous ne les point reconnaître et les reconnaître sans les aimer ? Comment enfin tenir rigueur à un écrivain qui, pour se faire pardonner la liberté grande, prend congé en ces termes modestes :

Et por ce que nature humaine
Puet envis, tant y mette paine
Et soit du plus sage de terre,
Plenté parler que elle n'erre,
Et je sui simples et poi sages,
Ne ce n'est mie mes usages

(1) La nature même de l'ouvrage l'indique et quatre vers du début le confirment :

Si l'envoie en plusieurs parties,
A ses amis, à ses amies,
Et à tous ceux généralement
Qui aiment bien et loiaument.

De si grant chose en rime mettre
Comme j'ai icy mis en lettre,
Si pri trestons ceulz qui l'orront
Et qui amender y savront
Ou corrigier s'il y a point,
Por Dieu, qu'il le mettent à point,
Sans moy remordre par envie,
Si me feront grant cortoisie.

La séance est levée à cinq heures.

Le Président : CHORON.

Le Secrétaire : l'abbé PÉCHEUR.

